

Chapitre IX

AGIR HUMBLEMENT AVEC SON DIEU

Introduction

Nous allons continuer à réfléchir à la manière de suivre un chemin d'humilité dans notre vie, mais, cette fois-ci, en essayant de voir comment pratiquer l'humilité dans notre manière même d'agir.

1. La tentation d'appropriation

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? **Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?** Déjà, vous êtes rassasiés ! Déjà vous vous êtes enrichis ! Sans nous, vous régniez » (cf. 1 Co 4, 7-8). L'humilité consiste au fond à reconnaître que tout ce que nous avons, tous nos biens intérieurs ou extérieurs, tout vient de Dieu. Nous avons comme une tendance foncière à nous approprier ce que nous avons reçu comme si nous étions notre propre créateur. Nous nous approprions les dons de Dieu pour nous en glorifier comme saint Paul lui-même en a été tenté : « Et pour que l'excellence même de ces révélations ne m'enorgueillisse pas, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter – **pour que je ne m'enorgueillisse pas** » (cf. 2 Co 12, 7). Cela vaut pour les dons que Dieu nous a faits dans son amour gratuit¹, cela vaut aussi pour les œuvres qu'Il accomplit en nous et avec nous : « ... *J'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi* » (1 Co 15, 10). Saint Paul éprouve comme le besoin de se reprendre d'un premier mouvement d'appropriation : « Oh ! non pas moi, (...) ». Dans tout ce que nous désirons faire, la tentation est là, enracinée dans notre cœur depuis le péché originel : être suffisant², autonome dans nos actions, nous complaire en nous-mêmes

¹ Selon l'avertissement de saint Jean de la Croix : « C'est un grand mal d'avoir l'œil aux biens de Dieu plus qu'à Dieu lui-même : oraison et désappropriation » (Maximes, n° 189).

² Plus nous grandissons humainement, plus nous sommes amenés à nous suffire à nous-mêmes, alors que, selon l'ordre de la grâce, plus nous progressons dans la vie spirituelle, c'est-à-dire dans la vie d'enfant de Dieu, plus il nous faut accepter et vivre une dépendance totale à Dieu. La difficulté est là pour chacun de nous : il est nécessaire de grandir en vertu, en connaissance, en expérience de la vie, et en même temps, il nous faut être de plus en plus petit comme le souligne le Siracide : « *Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser pour trouver grâce devant le Seigneur, grande est la puissance du Seigneur, mais il est glorifié par les humbles* » (3, 18-20). Dans sa lettre du 7 août 1947 consacrée à la petite Thérèse à l'occasion du 50^e anniversaire de sa mort, Pie XII explique : « De plus, comme l'a noté sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, après saint François de Sales, tandis que, dans l'ordre naturel, l'enfant qui grandit doit apprendre à se suffire, dans l'ordre de la grâce l'enfant de Dieu, en grandissant, comprend de mieux en mieux qu'il ne pourra jamais se suffire à lui-même, qu'il doit vivre dans une docilité supérieure à cette activité personnelle guidée par sa prudence, docilité qui, finalement, le fera entrer dans le sein du Père, *in sinu Patris* (cf. Jn 1, 18), pour l'éternité ».

comme possédant par nous-mêmes une capacité de faire ceci ou cela³. Pouvoir dire : « C'est moi qui l'ai fait, moi seul ». N'être redevable de personne⁴. Nous contempler nous-mêmes à travers nos œuvres comme étant « de nous », comme étant la preuve de ce que nous sommes⁵.

Tant que nous ne sommes pas pleinement convaincus de notre néant, nous gardons en nous-mêmes une prétention inconsciente de pouvoir faire ceci ou cela de nous-mêmes. Nous nous appuyons sur nous-mêmes imperceptiblement. Nous gardons **une secrète confiance en notre action propre** parce que nous gardons une secrète confiance en nous-mêmes. Réciproquement, le fait de pouvoir faire ceci ou cela nous permet de nous rassurer, de conforter l'image que nous avons de nous-mêmes. L'action apparaît ainsi comme le terrain sur lequel nous sommes continuellement tentés par l'orgueil. « Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire » (cf. Jn 7, 18). La question que nous nous posons au point où nous en sommes est simple : comment pouvons-nous éviter les pièges de l'orgueil dans nos actions quotidiennes, comment pouvons nous faire de notre agir un chemin d'humilité ?

2. Vivre l'humilité dans l'obéissance

« **Je ne puis rien faire de moi-même.** Je juge selon ce que j'entends : et mon jugement est juste, parce que **je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé** » (cf. Jn 5, 30). Le Fils est engendré éternellement par le Père, Il se reçoit tout entier de Lui, vivant « par Lui » (cf. Jn 6, 57). En tant qu'homme aussi, le Christ a vécu cette dépendance totale à son Père. Il l'a vécue dans tout son être et dans toutes ses actions. Il l'a vécue pour nous, pour nous ouvrir la voie de l'humilité. Il l'a vécue concrètement à travers **une attitude d'obéissance**. L'obéissance est, en effet, la manière primordiale de reconnaître notre dépendance à Dieu au niveau de notre agir. Si nous ne pouvons rien faire de nous-mêmes, quel sens y a-t-il à vouloir faire telle ou telle chose si cela est contraire à la volonté de Dieu ? Nous sommes voués à l'échec selon l'avertissement du Christ : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. (...) Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour » (cf. Jn 15, 5.9-10). Nous sommes comme des petits enfants qui doivent sans cesse tenir la main de leur père et se laisser guider par lui pour ne pas tomber.

« Puissent mes voies s'affermir à observer tes commandements ! Ainsi je ne serai pas humilié quand je contemple tes volontés. (...) Tes commandements, je les observe, ne m'abandonne pas entièrement » (Ps 118(119), 5.6.8). Plus nous sommes humbles,

³ Comme on éprouve une jouissance de pouvoir dire que l'on a telle ou telle corde à son arc, c'est-à-dire que l'on peut faire telle ou telle chose à volonté.

⁴ Comme on le voit chez certains artistes qui éprouvent le besoin de dire qu'ils n'ont été influencés par personne dans leur œuvre, autrement dit que c'est bien d'eux, et d'eux seuls.

⁵ Tant que nous ne sommes pas pleinement convaincus de notre petit néant, nous le faisons spontanément chaque jour au travers même de petites actions : « C'est moi qui... ». Dès que nous prenons conscience de ces retours sur nous-mêmes, n'en soyons pas troublés, ne culpabilisons pas (ce serait encore une forme d'orgueil), mais profitons-en pour présenter davantage à Dieu cet orgueil qui nous colle à la peau, pour le supplier de nous en libérer.

plus nous sommes spontanément obéissants parce que, mettant notre confiance en Dieu et non en nous-mêmes, nous nous réfugions dans l'obéissance comme un enfant dans les bras de son père quand il craint de tomber. Dès que nous nous sentons tentés de transgresser les commandements de Dieu, il nous faut voir si nous n'agissons pas de nous-mêmes, si ce n'est pas l'orgueil qui nous meut⁶. Nous ne sommes pas toujours en état de vivre l'obéissance amoureusement, pour faire plaisir à Dieu, mais nous pouvons toujours tâcher de la vivre dans un esprit d'humilité, dans la crainte d'être séparés de Lui et laissés à nos seules forces. Obéissons, en nous reconnaissant petits, en mortifiant ainsi notre volonté propre jusqu'au jour où, tellement pénétrés de notre impuissance, nous n'aurons même plus la force de vouloir quoi que ce soit de nous-mêmes.

« Vous savez que les chefs de nations dominant sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous : au contraire, **celui qui voudra devenir grand parmi vous, sera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier d'entre vous, sera votre esclave** » (cf. Mt 20, 25-27). Le Christ nous apprend ici comment concrètement « nous abaisser » pour pouvoir « être élevé » (cf. Mt 23, 12). Dans nos actions, il nous faut rentrer dans un esprit d'obéissance non seulement par rapport aux commandements divins, mais aussi par rapport à toutes formes de « commandements » si, du moins, ceux-ci ne sont pas contraires aux commandements divins. Nous nous abaissons ainsi en « nous comportant comme le plus jeune » (cf. Lc 22, 26), comme celui qui se laisse commander et instruire par tous⁷, quand bien même notre vision des choses serait plus juste⁸. Nous nous faisons ainsi petits « en choisissent la dernière place », celle de l'esclave⁹.

⁶ Saint Ignace de Loyola a bien mis en évidence ce lien entre l'humilité et l'obéissance dans les « trois sortes d'humilité » qu'il distingue : « *La première sorte d'humilité* est nécessaire au salut éternel. Elle consiste à m'abaisser et m'humilier autant que cela m'est possible pour que j'obéisse en tout à la loi de Dieu notre Seigneur. De la sorte, même si l'on faisait de moi le maître de toutes les choses créées en ce monde ou s'il y allait de ma propre vie temporelle, je n'envisagerais pas de transgresser un commandement, soit divin soit humain, qui m'oblige sous peine de péché mortel » (*Exercices spirituels*, 165).

⁷ Selon les expressions fortes de saint Jean de la Croix : « Laisse-toi enseigner, laisse-toi commander, laisse-toi assujettir et mépriser et tu seras parfaite » (Maximes, n° 162).

⁸ Dans sa règle primitive des filles de la Sagesse, saint Louis-Marie Grignon de Montfort nous en donne un exemple étonnant : À propos des « règles de prudence et de charité que la supérieure doit garder », il précise en effet : « Elle ne fait jamais rien de nouveau et de conséquence sans prendre l'avis du père spirituel et de ses deux assistantes. Si elle est d'un avis contraire au leur, après avoir simplement présenté ses raisons pour faire le contraire, elle se détermine à suivre leur sentiment. En faisant ainsi, elle agira sagement et prudemment parce qu'elle agira humblement, parce que Dieu donne sa grâce aux humbles qui, malgré leurs lumières, pour l'amour de la paix et de l'obéissance, soumettent leur jugement et, quand même ce qu'elle voulait serait le plus juste, Dieu tirera sa gloire et sa victoire de sa soumission. Cependant elle écoute de telle sorte ses deux assistantes qu'elle ne se détermine à suivre leur sentiment qu'en leur absence et après avoir fait oraison » (n° 302). On perçoit bien ici la différence entre la sagesse humaine et la sagesse évangélique.

⁹ Comme nous l'a enseigné la petite Thérèse : « Surtout, soyez petites, si petites que tout le monde puisse nous fouler aux pieds, sans même que nous ayons l'air de le sentir et d'en souffrir... » (LT, 241).

3. Confiance en soi et agressivité

« Je ne m'insinue pas dans des grandeurs ou des merveilles de trop pour moi. Mieux, je l'ai fait égale et silencieuse, mon âme, comme un nourrisson sur sa mère, (...) » (cf. Ps 131, 1-2). Si nous nous efforçons de garder présent à l'esprit la connaissance de notre impuissance à l'exemple du Christ confessant qu'il ne peut rien faire de lui-même, nous laisserons moins de prise à **la tentation d'une activité excessive**. Tant que l'on garde, en effet, une certaine confiance en la puissance de nos actions, une certaine présomption, on n'a pas de raison de ne pas chercher à en faire toujours plus. On croit pouvoir faire et on se laisse porter par cette confiance en soi, en nos capacités propres. D'où un certain allant, une certaine « énergie » qui caractérise ceux qui ont de « l'assurance ». Autrement dit, on a du goût pour l'action parce que l'on aime expérimenter, vérifier notre puissance propre à travers elle, et l'on suit son goût. Le signe de cela, c'est évidemment l'activisme¹⁰, on en fait trop et on ne sait pas s'arrêter, on éprouve un besoin irrésistible de faire quelque chose comme d'avoir un os à ronger. Cela nous nourrit dans la mesure même où cela nous rassure. On s'y complait.

« Voyant ce qui allait arriver, ses compagnons lui dirent : “**Seigneur, faut-il frapper du glaive ?**” Et l'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre et lui enleva l'oreille droite. Mais Jésus prit la parole et dit : “Restez-en là”. Et, lui touchant l'oreille, il le guérit » (Lc 22, 49-51). Plus profondément encore, notre action prend nécessairement une certaine forme agressive : **on force, d'une manière ou d'une autre, les choses tant qu'on croit pouvoir les changer par notre action propre**. Tant qu'on n'est pas pleinement convaincus que ce n'est pas nous qui changerons les autres, on ne peut difficilement résister à la tentation d'agir de nous-mêmes pour les transformer en mettant en branle notre agressivité. En réalité, que nous en ayons conscience ou non, nous agissons par force chaque fois que nous agissons de nous-mêmes. Malgré toutes nos bonnes intentions, ce n'est pas l'amour qui nous meut, mais la prétention à pouvoir faire ceci ou cela pour les autres. Cette secrète prétention nous aveugle et nous rend incapables de cette délicatesse, de ce « tact affiné » qui est le propre de l'amour et qui nous permettrait de les respecter jusqu'au bout dans ce qu'ils sont, dans leur manière propre d'être et de penser qui n'est pas la nôtre, et par là même de pouvoir les aider vraiment¹¹. On peut comprendre ici l'exhortation de saint Paul : « ... **en toute humilité, douceur et patience, supportez-vous les uns les autres dans la charité** »¹² (cf. Ép 4, 2).

¹⁰ Un activisme que les papes de notre siècle ont condamné à la suite de Léon XIII : « Nous avons déjà dit (...) qu'ils doivent être ramenés dans une voie plus droite ceux qui présument que l'on peut sauver le monde par ce que l'on a justement appelé “l'hérésie de l'action” : l'action qui n'a pas son fondement dans l'aide de la grâce et qui ne se sert pas constamment des moyens nécessaires à l'acquisition de la sainteté » (Pie XII, exhortation, *Menti nostræ*).

¹¹ On peut entendre en ce sens la parole du livre des Proverbes : « *L'homme lent à la colère est plein d'intelligence, qui a l'humeur prompt exalte la folie* » (14, 29).

¹² On ne peut que reprendre ici la célèbre parole de saint François de Sales : « Il faut tout faire par amour et rien par force ; il faut aimer plus l'obéissance que craindre la désobéissance » (à Mme de Chantal, 14 octobre 1604, Ed. d'A. XII, 359) ainsi que ses recommandations à Philothée : « Prenez

4. Entrer dans la douceur du Christ

« Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car **je suis doux et humble de cœur** » (cf. Mt 11, 29). Douceur et humilité vont ensemble, elles s'appellent l'une l'autre. Elles constituent les dispositions fondamentales du cœur nécessaires pour que l'amour puisse nous mouvoir et nous inspirer. L'humilité est le fondement de tout l'édifice ; mais, d'une autre manière, on peut dire que l'exercice de la douceur peut nous aider à devenir plus humbles et ceci, particulièrement dans notre agir. En mortifiant par notre douceur notre agressivité, c'est finalement notre orgueil, notre désir d'affirmation personnel que nous mortifions. L'amour est naturellement humble et doux. Au plus profond de nous-mêmes, notre vraie personne est naturellement humble et douce. « **L'orgueil n'est pas fait pour l'homme, ni la violente colère pour la race de la femme** » (Si 10, 18). Et les choses ne sont pas faites pour être violentées, maltraitées, elles résistent là où nous ne savons pas laisser passer la puissance divine par notre douceur et notre humilité « **car ce n'est pas par la force que l'homme triomphe** » (cf. 1 Sm 2, 9), « **car Dieu résiste aux orgueilleux, mais c'est aux humbles qu'il donne sa grâce** » (cf. 1 P 5, 5).

Comment concrètement pouvons-nous agir avec douceur ? En nous efforçant d'accepter tout ce qui nous arrive, les personnes et les choses telles qu'elles sont avant de vouloir les changer. En mettant notre « fierté »¹³ à vaincre notre agressivité, plutôt qu'à vaincre les autres par nos propres forces : « **Mieux vaut un homme lent à la colère qu'un héros, un homme maître de soi qu'un preneur de villes** » (Pr 16, 32). Être doux, au fond, c'est **accepter de n'avoir pas d'autre moyen que l'amour**, c'est garder confiance en l'amour, là même où la violence semble triompher. C'est en définitive mettre sa confiance dans le Christ Rédempteur, en l'imitant dans sa Passion, « **lui qui insulté ne rendait pas l'insulte, souffrant ne menaçait pas, mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice ; lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps, afin que morts, à nos fautes, nous vivions pour la justice ; (...)** » (cf. 1 P 2, 23-24).

garde, Philothée, que la douceur soit dedans votre cœur (...). Il ne faut pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encore tout l'intérieur de notre âme » (*Vraie dévotion*, 3,8).

¹³ Au sens où l'Écriture dit : « *Le bon sens rend l'homme lent à la colère, sa fierté, c'est de passer sur une offense* » (Pr 19, 11).